128. E. 7.

OURIKA,

OU

L'ORPHELINE AFRICAINE,

DRAME EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. MERLE ET DE COURCY;

Musique de M. ALEXANDRE;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 3 AVRIL 1824.

PRIX : UN FRANC.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18,

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1824.

131877-B

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
La Maréchale D'ERMILLY.	Mme *Saint-Amant.*
CHARLES D'ERMILLY, son petit-fils, 20 ans.	M. *Paul.*
OURIKA, jeune négresse, 18 ans. . .	Mme *Dorval.*
Le Commandeur d'ORVILLIERS, gouverneur du Sénégal, 50 ans.	M. *Thérigny.*
ZAGO, nègre au service du Commandeur.	M. *Pierson.*
ANAIS DE THÉMINES, nièce du Commandeur.	Mlle *Odille.*
Un Domestique.	M. *Lussan.*
Parens et amis de la Maréchale.	
Domestiques de la Maréchale.	

La scène se passe à Saint-Germain, dans le château de la Maréchale, vers 1786.

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER fils, rue Thévenot, n°. 84

Digitized by Google

OURIKA,

OU

L'ORPHELINE AFRICAINE.

Le théâtre représente un riche salon de compagnie, élégamment meublé. De grandes portes dans le fond laissent apercevoir un beau parc orné de statues, de bosquets et pièces d'eau. A gauche du spectateur, un secrétaire en acajou; à droite, devant une croisée, une table de dessin, un paravant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARÉCHALE.

(*Elle est assise devant son secrétaire et termine une lettre qu'elle vient d'écrire.*)

Bonne Ourika, avec quel plaisir je m'occupe de toi, je veux qu'on sache combien tu m'es chère. Avant d'envoyer cette lettre, voyons si je n'ai rien oublié. (*elle lit.*) « Vous m'avez » demandé, madame la duchesse, la dernière fois que j'eus » l'honneur de vous voir à Versailles, des détails sur la jeune » négresse à laquelle je porte un si vif intérêt. Votre âme » bonne et aimante concevera aisément l'affection que peut » inspirer une pauvre créature, transportée en France dès » l'âge le plus tendre. Le commandeur d'Orvilliers, gouver- » neur du Sénégal, me la donna dans un voyage qu'il fit à » Paris. Je la vois encore, cette pauvre Ourika, vêtue à l'afri- » caine, assise à mes pieds, ne bougeant de mon salon, et » me souriant vingt fois par jour d'un air d'amitié et de re- » connaissance. Enfin elle a surpassé l'attente des maîtres » que je lui ai donnés, et aujourd'hui elle excelle dans tous » les arts d'agrément, et se fait remarquer par sa grâce et » son amabilité. C'est une amie que je me suis faite, je dirai » presque une fille que j'ai retrouvée, puisque le ciel m'a en- » levé la mienne. Si vous venez passer quelques jours à Saint- » Germain, comme vous me l'avez fait espérer, madame la » duchesse, vous verrez Ourika et vous l'aimerez comme tous

Digitized by Google

» ceux qui la connaissent. Je désire que ce que je vous en
» dis puisse vous donner l'envie de la voir, je serais bien
» heureuse si je pouvais lui obtenir votre bienveillance et
» votre amitié. » (*Elle sonne.*)

SCÈNE II.

LA MARÉCHALE, UN DOMESTIQUE.

LA MARÉCHALE.

Une bougie. (*Elle plie et cachete sa lettre.*) Oui, elle l'aimera, j'en suis sûre; et mon Ourika aura une protectrice de plus. Chère enfant, jetée au milieu du monde, sans famille, mon bonheur, mon devoir est de te chercher partout des appuis. Dites à Picard de monter à cheval et d'aller porter cette lettre à Versailles, il la laissera au suisse de la duchesse.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, madame.

LA MARÉCHALE.

Mon fils n'est pas de retour?

LE DOMESTIQUE.

Il arrive à l'instant même.

LA MARÉCHALE.

Vous direz au maître-d'hôtel que j'attends du monde à souper et que j'aurai demain vingt-cinq personnes à dîner, allez.. ah! Lafleur, que fait Ourika?

LE DOMESTIQUE.

Elle est à son piano.

LA MARÉCHALE.

C'est bien, je ne veux pas qu'on la dérange; quand elle aura fini, vous me l'enverrez.

LE DOMESTIQUE, *sort en saluant, il aperçoit Charles qui entre, et annonce.*

M. Charles.

SCÈNE III.

LA MARÉCHALE, CHARLES, *en habit du matin.*

CHARLES, *embrassant la Maréchale.*

Bonjour, ma bonne mère.

LA MARÉCHALE.

Bonjour, mon cher enfant; tu as été bien longtemps.

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, c'est vrai ; mais je suis au comble du bonheur, tout est arrangé, convenu, Anaïs sera ma femme ; madame de Thémines consent enfin et demain elle doit venir vous voir.

LA MARÉCHALE.

Te voilà donc bien heureux.

CHARLES.

Oh! oui, bien heureux.... et savez-vous qui est-ce qui a levé tous les obstacles, plaidé et gagné ma cause ?.. le commandeur d'Orvilliers.

LA MARÉCHALE.

Il est en France ?

CHARLES.

Il est arrivé depuis deux jours à Paris, et dans deux heures il sera à Saint-Germain ; il a voulu lui-même vous apporter le consentement de sa sœur, et vous amener sa nièce ; ce bon Commandeur, comme il nous aime !

LA MARÉCHALE.

Je le verrai avec grand plaisir ; je suis bien aise de lui devoir ton bonheur.

CHARLES.

Il s'est porté garant pour moi, auprès de madame de Thémines ; il a dit à sa sœur : Charles est mon parent, je suis sûr que votre fille sera heureuse avec lui ; il est jeune, mais il a de la raison ; il est étourdi, le mariage lui donnera du bon sens, et puis il va être Colonel, et lorsqu'il commandera son régiment, il faudra qu'il oublie qu'il a été page.

LA MARÉCHALE.

Je lui sais gré de la bonne opinion qu'il a de toi, et je suis sûre que tu la justifieras ; il te faut à présent d'autres plaisirs, plus dignes de toi et de ta nouvelle position dans le monde ; tu renonceras aux frivolités, tu t'occuperas de ta femme, et ta grand'mère y gagnera le plaisir de te voir plus souvent.

CHARLES.

Que vous êtes bonne! mais à propos, le Commandeur m'a vivement demandé des nouvelles d'Ourika, il s'intéresse toujours à se petite orpheline... mais où est-elle ? il y a trois jours que je ne l'ai vue, et si je n'avais pas eu le cœur si plein d'Anaïs, ce temps m'aurait semblé bien long.

LA MARÉCHALE.

Tu vas la voir.

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, lui faire part de mon bonheur ; n'est-ce pas, ma mère, que je peux aujourd'hui le lui apprendre ; je suis si peu habitué à avoir des secrets pour elle, que je m'en veux de lui avoir caché mes projets si longtemps.

LA MARÉCHALE.

Mais, Charles, ce secret n'était pas tout-à-fait le tien ; il intéressait deux familles ; et puis ce mariage pouvait manquer.

CHARLES.

Est-ce qu'Ourika n'est pas de la famille! vous l'appelez quelquefois votre fille. Élevé avec elle depuis mon enfance, je l'aime comme ma sœur.

LA MARÉCHALE.

Eh! bien, nous allons lui faire part de ton bonheur.

CHARLES.

Non, non, pas encore, je veux le lui apprendre moi-même, lui ménager une surprise, je lui présenterai ma femme... elles seront bientôt amies, j'en suis sûr... mais je l'entends... oui, c'est elle... vous me promettez de ne lui rien dire.

LA MARÉCHALE.

Allons, je veux bien te laisser ce plaisir.

SCÈNE IV.

LA MARÉCHALE, OURIKA, CHARLES.

CHARLES, *allant au devant d'Ourika.*

Bonjour, ma bonne Ourika.

OURIKA.

Ah! vous voilà de retour, monsieur; c'est bien heureux. (*à la Maréchale*). Bonjour, Madame. (*avec timidité*). Bonjour, maman.

LA MARÉCHALE.

Bonjour, ma chère enfant, il paraît que tu as bien travaillé ce matin.

OURIKA.

Je suis si heureuse de pouvoir profiter de vos bontés..... Charles, lui, ne s'occupe plus, il se promène, il va à Paris, il nous laisse seules ici la moitié de la semaine.... moi je travaille pendant votre absence; j'ai pris ma leçon d'Anglais et ma leçon d'Italien....j'ai étudié deux heures à mon piano; à

Digitized by Google

présent je vais dessiner, continuer mon paysage, vous savez, Charles.... oh ! il est très-avancé.

CHARLES.

Ah ! cette vue du Sénégal, que tu as commencée l'autre jour.

OURIKA.

Oui, elle sera finie ce soir.... tu m'avais promis de me donner des conseils ; mais on ne te voit plus, on n'entend plus parler de toi.

CHARLES.

Il ne faut pas m'en vouloir, ma petite Ourika, une affaire indispensable...

OURIKA.

Oh ! je conçois cela ; les affaires de M. Charles, ce doit être très-important... une course de chevaux, une promenade au bois de Boulogne, un opéra nouveau... Allons, je veux bien te croire, mais à condition que tu ne sortiras pas aussi souvent, n'est-ce pas, Madame ?

LA MARÉCHALE.

Oui, mon enfant, sois tranquille, bientôt il ne nous quittera plus.

CHARLES.

Cette bonne petite sœur !

OURIKA.

Quand nous étions enfans, nous étudions ensemble ; il me répétait les leçons de ses maîtres, je lui redisais celles des miens, et j'apprenais bien mieux comme cela.

LA MARÉCHALE.

Il est trop étourdi à présent.

OURIKA.

C'est bien vrai ; je suis sûre qu'il a oublié de m'apporter ces plantes du Sénégal, que vous aviez eu la bonté de demander pour moi, à M. de Jussieu.

CHARLES.

Tu en auras, Ourika, ce matin même ; et de quelqu'un qui t'est bien cher.

OURIKA.

Ah ! Charles, qu'il me tarde de les voir ces belles fleurs de mon pays !

Digitized by Google

LA MARÉCHALE.

Ma chère Ourika, l'empressement que tu mets à rechercher tout ce qui peut te rappeller les lieux où tu es née m'afflige et m'effraye quelquefois.... un tel sentiment est sans doute bien naturel, et je suis loin de le blâmer.... mais je crains toujours que tu ne regrettes ta patrie, que tu ne sois pas tout-à-fait heureuse en France...

OURIKA.

Ah! madame, que puis-je regretter auprès de vous, auprès de Charles? quel autre bonheur puis-je désirer?.. Quand je quittai l'Afrique, j'étais bien jeune, et je n'ai conservé qu'un souvenir confus, une idée imparfaite des premières années de mon enfance.... mais l'instant où M. le Gouverneur du Sénégal, le généreux M. d'Orvilliers vint me prendre à bord du vaisseau où l'on allait m'embarquer pour me transporter esclave en Amérique, ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'ignorais que je lui devais ma liberté, mon bonheur; je ne comprenais pas qu'on pût me faire du bien ou du mal, et cependant je me le rappelle, je pleurais.... et dès que mes bras furent passés autour de son cou, mes larmes s'arrêtèrent. Quand me sera-t-il permis de revoir mon protecteur, de lui exprimer toute ma reconnaissance... me sauver de l'esclavage, me choisir une bienfaitrice comme vous, c'est deux fois m'avoir sauvé la vie, et je serais bien ingrate envers la Providence, si je ne me trouvais pas heureuse.

LA MARÉCHALE.

Et moi je serais bien coupable, si je ne faisais pas le bonheur de celle qui m'a été confiée.

CHARLES.

Oui, Ourika, nous te devons des jours heureux.

OURIKA.

Que manque-t-il à ma félicité? je suis négresse, c'est vrai.... mais que m'importe, puisque ma couleur ne vous empêche pas de m'aimer; n'est-ce pas Charles?

CHARLES.

Oui, ma bonne sœur.

LA MARÉCHALE.

Chère enfant, comment ne pas t'aimer... Adieu, bonne Ourika, je vais donner quelques ordres; je te laisse avec Charles.

Digitized by Google

SCÈNE V.

CHARLES, OURIKA.

CHARLES.

Ourika, j'ai bien envie de te dire quelque chose qui te fera plaisir.

OURIKA.

C'est donc quelque chose d'heureux pour toi?

CHARLES, *affectueusement.*

Oui !

OURIKA.

Alors, pourquoi ne pas me le dire tout de suite ?

CHARLES.

Je veux te laisser deviner.... cherche.

OURIKA.

Est-ce que madame la Maréchale consent à t'acheter ce joli attelage dont tu avais tant d'envie ?

CHARLES.

Mieux que cela.

OURIKA.

Tu es peut-être colonel ?

CHARLES.

Non, pas encore... mais en attendant, j'aurai de quoi prendre patience.

OURIKA, *effrayée.*

Tu vas peut-être partir pour l'armée?

CHARLES.

Tous les bonheurs ne peuvent pas arriver à la fois... Non, rassure-toi, nous ne nous quitterons pas. Je te promets de te dire mon secret aujourd'hui... tu verras comme tu me sauras gré de t'avoir ménagé le plaisir de la surprise. *(Il va pour sortir.)*

OURIKA.

Où allez-vous, Charles?

CHARLES.

Faire une toilette.

OURIKA.

On attend du monde et vous ne me dites rien...

CHARLES, *avec intention.*

Oui, du monde, beaucoup de monde... il y aura un bal.

Digitized by Google

Ma mère a eu une idée superbe; nous aurons un quadrille des quatre parties du monde.

OURIKA.

Ah! je comprends, et c'est moi qui représenterai l'Afrique. C'est un projet charmant.

SCÈNE VI.

OURIKA, CHARLES, un Domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, Madame la Maréchale m'a chargé de vous prévenir que la voiture de monsieur le commandeur d'Orvilliers est à l'avenue du parc.

OURIKA, *vivement.*

Le commandeur d'Orvilliers!

LE DOMESTIQUE.

Madame la Maréchale désire que vous alliez au-devant de lui.

OURIKA.

J'y cours....

CHARLES.

Restez, Ourika..... il va venir.

OURIKA.

Ah! Charles, Charles, que je coure me jetter dans ses bras.....

CHARLES.

Ourika, je vais vous l'amener.

SCÈNE VII.

OURIKA, *seule.*

Le commandeur ici... Quel bonheur! mais pourquoi ne veut-on pas que je le voye d'abord... il va venir... Charles a quelquefois des idées bien singulières... *(elle s'approche d'une glace.)* Je suis parée des tissus qu'il m'a envoyés.... il verra que je les porte avec plaisir... Ce costume me rappelle ses bienfaits... Il m'aimera mieux comme cela que vêtue à l'européenne... il reconnaîtra bien mieux son Ourika. *(Elle rajuste sa coiffure.)*

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

OURIKA, ZAGO.

ZAGO, *portant sur chaque bras une caisse de plantes étrangères.*

Bonne maîtresse, où mettre plantes de pays à moi?

OURIKA.

Que demandes-tu, mon ami... *(Étonnée en le regardant.)* Ciel! c'est un nègre!

ZAGO, *la regardant en riant.*

Ah! oh! oh! moi qui prenais toi pour bonne maîtresse, toi nègre comme moi!..

OURIKA.

Que voulez-vous, qui êtes-vous?

ZAGO.

Moi bon nègre Zago à commandeur d'Orvilliers, qui vient porter plantes de Sénégal à maîtresse de la case.

OURIKA.

Tenez, mon ami, posez ces plantes ici, elle me sont destinées.

ZAGO, *posant les fleurs.*

Toi donc être bonne Ourika dont maître à moi parler toujours; Commandeur bien aimer toi, toi n'être pas esclave ici?

OURIKA.

Esclave.... non.... non....

ZAGO.

Mais toi pas maîtresse ici?

OURIKA.

Maîtresse.... non.... non....

ZAGO.

Toi de pays à moi.... moi être né à l'entrée de la forêt de Sahel.... bien loin, bien loin de fort Saint-Louis.... Là tous bons nègres.... aimant bien blancs et leur donnant la gomme d'acacia.

OURIKA, *réfléchissant.*

La forêt de Sahel!....

ZAGO.

Oh! bon pays.... bien danser la comba, après travail, autour de grands boababs.

Digitized by Google

OURIKA.

Tous ces noms se retracent à ma mémoire....

ZAGO.

Oui, grands arbres de vieille forêt et nègres chanter la chanson de mamselle Zizi... Veux-tu que je chante à toi chanson de mamselle Zizi ?

OURIKA.

Oh! oui.... oui, chante. Chante....

ZAGO *chante et danse sur les ritournelles, à la mode de son pays.*

1er. *Couplet.*

Blanc trop cher il est parti,
Chagrin rester pour maîtresse;
L'y pleurer tout' seule ici,
L'y gagner beaucoup tristesse.
Pauvr' petit' mamsell' Zizi! (*bis*).
Monter douleur, douleur, douleur,
Monter douleur dans cœur à l'y.

2me.

Zizi plus rien pour ami,
Français l'y trop infidèles;
L'y beau comme un colibri,
Grand malheur qu'il ait ses ailes.
Pauvr' petit' mamsell' Zizi! (*bis*). etc.

3me.

Zizi bientôt l'y mourra,
Comme gentille colombe;
Et quand beau blanc reviendra,
L'ingrat lira sur sa tombe :
Pauvr' petit' mamsell' Zizi! (*bis*).
» C'est son douleur, douleur, douleur,
» C'est son douleur qui mit ici. »

OURIKA.

Ce bon Zago, sa chanson m'a fait pleurer. Zizi morte de douleur....

ZAGO, *la voyant pleurer.*

Pauvre Ourika, toi gagner grand chagrin.... toi avoir grand douleur avec étrangers.

OURIKA.

Non, Zago, je suis heureuse ici, très-heureuse.

ZAGO.

Non, non.... noirs devoir vivre avec noirs et blancs avec blancs.

Digitized by Google

OURIKA.

Tu ne veux donc pas rester avec nous?

ZAGO.

Nenni, nenni.... moi vouloir retourner dans beau pays à moi, moi mourir de chagrin en France, loin de bonne Kaloë.

OURIKA.

Quelqu'un t'aime donc dans ton pays?

ZAGO.

Oui, bonne Kaloë bien aimer moi. Si moi avoir maître, moi avoir aussi maîtresse à moi, et quand le travail être fini, bon nègre rentrer dans cabane avec maîtresse à l'y. Et en France qui aimer pauvre Zago?

OURIKA.

Tout ce qu'il dit a un accent de naturel qui m'émeut malgré moi.

ZAGO, *sautant de joie.*

Ah! voici maître à moi.

SCÈNE IX.

LA MARÉCHALE, LE COMMANDEUR, CHARLES, ANAIS, OURIKA, Domestiques.

OURIKA *se précipite aux pieds de M. d'Orvilliers qui la relève et la prend dans ses bras.*

Monsieur d'Orvilliers!....

LE COMMANDEUR.

Mon Ourika, ma bonne Ourika.... Ah! madame que je vous suis obligé de tout ce que vous avez fait pour elle.

LA MARÉCHALE.

Commandeur, c'est un dépôt que vous m'aviez confié. Ourika est aujourd'hui une femme accomplie; par les grâces de son esprit, elle fait le charme de ma société; par la bonté de son cœur, elle contribue au bonheur de nous tous. Anaïs, c'est une compagne, c'est une sœur que je vous donne.

ANAÏS.

Ah! madame la Maréchale, Ourika me sera chère à bien des titres: elle est votre fille adoptive; elle est l'amie d'enfance de Charles; que de droits à mon amitié.

OURIKA, *à part.*

Je ne puis définir ce qui se passe dans mon cœur, il me semble que je souffre... Que vient-elle faire ici?

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Ma nièce l'aimera comme nous l'aimons. Mais je ne me lasse pas de la regarder.... Tu ne sais pas, chère enfant, que tu serais un modèle de perfection dans ton pays.

OURIKA.

Ah! monsieur le Commandeur, tous mes désirs se bornent à vous plaire. Tous mes veux seront comblés si je puis, par mon amour, reconnaître tous vos bienfaits.

CHARLES.

Vous verrez, Monsieur le Commandeur, comme son esprit est cultivé, combien de talent possède notre Ourika; ce soir, nous aurons un concert; Anaïs nous fera entendre sa jolie voix, et votre protégée exécutera sur le piano les partitions les plus difficiles.

OURIKA.

Charles, vous êtes aujourd'hui d'une étourderie....

LA MARÉCHALE.

Ourika paraîtra dans le bal de demain sous les traits et le costume d'une jeune Africaine.... Elle danse à ravir.

OURIKA.

Ah! Madame, ménagez votre Ourika.

LE COMMANDEUR.

Allons, Madame la Maréchale, je vous laisse vous complaire dans votre ouvrage; mais je crains bien que votre cœur ne vous ait entraîné trop loin... Nous en reparlerons... Anaïs, il faut songer à ta toilette : moi, j'ai quelques ordres à donner.

LA MARÉCHALE.

Je vais vous conduire dans votre appartement. Charles, accompagnez le Commandeur chez lui... Ourika, mon enfant, vas achever ce joli dessin que tu as commencé; tu l'offriras ce soir au Commandeur.

OURIKA.

Oui, Madame.

LE COMMANDEUR, *à Ourika.*

Bonjour, ma fille, à revoir, à revoir bientôt, bientôt.

CHARLES.

Commandeur, à vos ordres. Adieu, Ourika.

ANAÏS, *à Ourika.*

Je reviendrai vous retrouver; je veux causer avec vous.

Digitized by Google

SCÈNE X.

OURIKA, *seule. Elle paraît rêveuse, et range la table de dessin, ses pinceaux et ses couleurs pendant le monologue suivant.*

Que cette journée me semble belle; tout se réunit pour ajouter au bonheur que j'éprouve !... Quelle est cette heureuse nouvelle que Charles doit m'annoncer?... C'est peut-être de l'arrivée du Commandeur qu'il voulait me parler.... (*Elle s'assied devant la table.*) Ce jour est faux; ce double reflet me fatigue.... Voyons si en plaçant ce paravant.... (*Elle déploie le paravent.*) Oui, c'est cela; à merveille.... Mais, Charles, que peut il avoir à me dire? Il prétend que c'est une bonne nouvelle.... Ah ! oui, tout ce que me dit Charles me fait tant de plaisir. (*Elle regarde les plantes étrangères en les copiant.*) Jolies plantes d'Afrique, restez en France avec Ourika; vous êtes nées sous le même ciel que moi, comme moi vous serez bien ici. (*Elle dessine.*)

SCÈNE XI.

LE COMMANDEUR, LA MARÉCHALE, OURIKA.

(*Ourika dessinant, assise derrière le paravent; elle est placée de manière à ne pas être vue de ceux qui entrent dans le salon.*)

LE COMMANDEUR.

Tout ce que vous me dites d'Ourika, Madame la Maréchale, m'étonne au dernier point.

LA MARÉCHALE.

Vous ne pouvez vous en faire une idée; c'est un ange, un prodige.

LE COMMANDEUR.

Je conviens avec vous qu'elle est charmante; mais avant de lui donner cette brillante éducation, avant de lui faire acquérir tous les talens qu'elle possède, avez-vous bien songé qu'elles pouvaient en être les conséquences?

LA MARÉCHALE.

Que voulez-vous dire, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Excusez la franchise d'un vieux soldat; mais l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi, l'intérêt qu'Ourika m'inspire, tout m'autorise à vous parler sans détour.

Digitized by Google

LA MARÉCHALE.

Ah! s'il s'agit du bonheur de mon Ourika, parlez, parlez.

OURIKA, *à part, écoutant.*

On parle de moi.

LE COMMANDEUR.

Je vais peut-être détruire des illusions qui vous sont bien chères; mais il le faut, je le dois; trop heureux s'il est temps encore de préserver cette pauvre créature de l'avenir qui se prépare pour elle.

LA MARÉCHALE.

Vous m'effrayez.

OURIKA, *à part.*

Ah! mon Dieu! ma main tremble!

LE COMMANDEUR.

Je n'ai qu'une seule question à vous adresser.... Que deviendra-t-elle? enfin qu'en ferez-vous?

LA MARÉCHALE.

Hélas! cette pensée m'occupe souvent, et, je vous l'avoue, toujours avec tristesse.... J'aime Ourika comme si elle était ma fille; je ferais tout pour la rendre heureuse, et cependant lorsque je réfléchis à sa position, je la trouve sans remède... Pauvre Ourika, je la vois seule pour toujours, seule dans la vie.

OURIKA, *avec douleur.*

Seule!

LE COMMANDEUR.

Si, comme moi, vous avez prévu le triste sort qui lui était réservé, pourquoi donc avoir aggravé le mal par une éducation si peu en rapport avec le rang qui lui est assigné dans le monde; en éclairant son esprit, vous l'avez mise à même de juger sa position, et dès qu'elle pourra réfléchir, elle est perdue.

LA MARÉCHALE.

Commandeur, vous me faites frémir!

LE COMMANDEUR.

Ah! Madame la Maréchale, vous avez été trop faible, trop indulgente; votre amitié vous a aveuglée. Encore une fois, pardonnez à ma franchise... Et moi aussi j'ai des reproches à me faire! Malheureuse enfant! c'est moi qui suis l'auteur de ses infortunes!... Ah! si j'avais pu prévoir le fatal service que je lui rendais en l'amenant en France!...

Digitized by Google

OURIKA, *à part.*

J'ai peine à respirer.

LA MARÉCHALE.

Votre amitié pour elle vous entraine trop loin.

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous qui la satisfasse, à présent qu'elle a passé ses premières années dans votre maison, entourée de soins, enivrée de louanges et l'âme remplie d'espérances qui ne se réaliseront jamais.

LA MARÉCHALE.

Heureusement elle ne se doute de rien, d'ailleurs elle restera toujours près de moi.

LE COMMANDEUR.

Enfant, je conçois très-bien son heureuse ignorence, mais aujourd'hui Ourika à dix-huit ans, à qui la marierez-vous ?

(*Ici Ourika cache sa figure dans ses mains*).

LA MARÉCHALE.

Que me dites-vous, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Ah ! pour son bonheur, quand elle entra pour la première fois dans votre hôtel, au lieu de la rendre l'objet du plus funeste engouement, il fallait lui faire prendre sa place parmi les gens de votre maison.

LA MARÉCHALE.

Ah ! monsieur !

LE COMMANDEUR.

Oui, ma cousine, si Ourika était aujourd'hui une des femmes de votre service, elle pourrait épouser Zago, ce nègre que j'ai amené, ils pourraient être heureux ensemble; mais avec l'esprit que vous avez développé, avec l'éducation que vous lui avez donnée, elle n'en voudra pas; il n'est plus son égal, il ne pourrait pas la comprendre... et nés dans le même pays, formés du même sang, noircis par le même soleil, vous les avez rendus étrangers l'un à l'autre; peut-être en la dotant richement trouverez-vous quelqu'un qui consente à l'épouser ! (*Ourika est dans la plus vive agitation*). Mais lui assurerez-vous le bonheur, par ce cruel sacrifice? non; madame, ne nous abusons pas; repoussée d'un monde où elle n'était pas appelée, Ourika, à son tour, repoussant ses semblables, est condamnée à rester seule sur la terre !

Digitized by Google

OURIKA, *elle pousse un cri aigu.*

Ah! je me meurs! (*Elle tombe évanouie sur un fauteuil*).

LE COMMANDEUR, LA MARÉCHALE.

Grand Dieu! elle était là!...

LA MARÉCHALE, *la prenant dans ses bras.*

Ourika, mon enfant, ma fille chérie!

OURIKA, *reprenant ses sens.*

Madame, vous êtes là... ce n'est rien... je me sens mieux... beaucoup mieux.

LE COMMANDEUR.

Vous nous écoutiez, Ourika?

OURIKA.

Non, M. le Commandeur, je dessinais derrière ce paravant; en travaillant à ce paysage qui retrace un site du Sénégal, des idées pénibles se sont offertes à mon souvenir, je me suis senti défaillir, une oppression violente du cœur m'a fait jetter un cri... mais je vous revois, je me retrouve près de vous, Madame, je sens maintenant que je suis plus forte, votre présence me donne du courage; quand je presse votre main, je sens que ces cruelles impressions s'effacent de mon esprit, et que je puis tout supporter.

LA MARÉCHALE, *à part.*

Pauvre amie! elle me fait un mal! (*haut et feignant de prendre le change*). Remets-toi, mon enfant... et dorénavant évite ces émotions qui deviendraient dangereuses.

OURIKA.

C'est qu'il est des malheurs dont l'idée seule nous tue..... mais c'est passé, je ne souffre plus. (*avec l'accent de la douleur*). Je n'y pense plus.

LE COMMANDEUR.

Ah! madame, laissons lui au moins ces souvenirs de son enfance. Tout pénibles qu'ils sont, ils ont leurs charmes; pourquoi en priver cette chère enfant. Ourika, voyons ce dessin... (*Ourika lui montre le dessin*). C est bien, très-bien, c'est d'une exactitude parfaite, c'est bien l'endroit où je t'achetai du Capitaine négrier... nous le reverrons, ma chère Ourika, ce pays, nous le reverrons ensemble... j'ai besoin de te parler sans témoin... je reviendrai...

LA MARÉCHALE.

Es-tu mieux, mon enfant?

Digitized by Google

OURIKA.

Oui, Madame, je me sens mieux, mais j'éprouve le besoin d'être seule quelques instans.

LE COMMANDEUR.

Allons, madame la Maréchale, laissons s'effacer les suites de cette conversation ; et allons voir où en sont les ordres que vous avez donnés.

LA MARÉCHALE.

Puisque tu le veux, Ourika, nous te laissons.... mais songe à ce que tu m'as promis, du courage, de la raison, et compte toujours sur moi, toujours, entends-tu, toujours.

(*Ils sortent en souriant à Ourika*).

SCÈNE XII.

OURIKA.

Les voilà partis.... Enfin je puis donc pleurer.... De la raison, du courage.... Ah! tout est fini, le voile est déchiré... Seule, toujours seule sur la terre!..... Ces paroles désolantes retentissent au fond de mon cœur.. C'en est fait, le mépris, la pitié sont donc les seuls sentimens que je puisse inspirer... La société me rejette de son sein... Mais ai-je demandé à y venir dans ce monde qui n'était pas fait pour moi... Et cet homme avili, qui à prix d'argent consentirait peut-être à m'épouser!.. Tout mon sang se soulève d'indignation à cette pensée.... (*Elle s'arrête devant une glace.*) Ma figure me fait horreur... J'y vois le signe de ma réprobation... Seule, toujours seule... Et jamais aimée... Mais cependant Charles m'aime, ma couleur ne l'a pas éloigné de moi.... Il m'appelle sa sœur, son amie... sa chère Ourika.... ah! cette idée me console.... me ranime. Oui, tant que Charles m'aimera, je sens que je puis être heureuse.

SCÈNE XIII.

OURIKA, CHARLES.

CHARLES, *en habit habillé très-élégant.*

Ah! te voilà, ma bonne Ourika..

OURIKA.

Comme tu es paré, brillant de toilette... on dirait d'un jour de noces.

CHARLES, *riant.*

Oui... oui, un jour de noces... Je te cherchais pour t'an-

Digitized by Google

noncer cette bonne nouvelle dont je te parlais ce matin... Mais qu'as-tu donc? tu as l'air triste, on dirait que tu as pleuré?

OURIKA, *le regardant fixement.*

Moi, Charles, je n'ai rien, je ne suis pas triste.

CHARLES.

J'espère que si Ourika avait des chagrins, elle ne les confierait qu'à son ami.

OURIKA.

Charles, dites-moi vîte ce qui vous arrive d'heureux.... Cela me consolera tout de suite.

CHARLES.

Oh! vous le voyez, vous avez des chagrins et vous me les cachez.

OURIKA.

Ce n'est rien, l'arrivée de M. d'Orvilliers, la vue de ce nègre.... des souvenirs douloureux....

CHARLES.

Tu me promets bien de ne plus y penser, tu n'as pas envie de nous quitter?

OURIKA.

Vous quitter, Charles!.. la mort seule pourra nous séparer.

CHARLES.

Allons, éloigne ces idées funestes et félicite-moi de mon bonheur : je me marie.

OURIKA, *étonnée.*

Vous vous mariez !....

CHARLES.

Oui, ma chère amie, voilà ce grand secret, cette bonne nouvelle que j'avais à t'apprendre.

OURIKA, *attérée.*

Vous allez vous marier!....

CHARLES.

Oui, ma chère Ourika, tu vois le plus heureux des hommes..... Ne m'en veux pas si je ne t'ai rien dit plutôt à toi, ma sœur, ma confidente, mais ce n'était pas mon secret, c'était celui de ma mère, de la famille d'Anaïs, on m'avait fait jurer de n'en pas parler avant le consentement du père.... Il y avait des affaires de famille, des obstacles, tu le sais, il y en a partout; enfin, tout est d'accord et je vais épouser mademoiselle de Thémines.

Digitized by Google

OURIKA.

Charles, nous allons donc nous séparer.

CHARLES.

Nous séparer! non, tu seras toujours auprès de nous, Anaïs t'aimera comme je t'aime.... Ah! qu'il m'en a coûté de te faire un mystère de mon bonheur, j'aurais voulu te faire partager mes craintes, mes espérances, te dire jour par jour les progrès que je faisais dans le cœur d'Anaïs.

OURIKA.

Vous l'aimez donc bien?

CHARLES.

Je ne pourrai jamais te peindre tout ce que j'éprouve pour elle!... Quand elle me regarde, je ne respire plus; dès qu'elle rougit, je voudrais me prosterner à ses pieds pour l'adorer. Quand je pense que je vais être le protecteur de cet ange, qu'elle me consacre sa destinée, ah! que je suis glorieux de la mienne! je serai son mari, son amant, son cœur s'épanchera dans le mien, nous n'aurons pas une pensée, pas un désir qui ne nous soit commun. Je ne veux pas que dans le cours des années que le ciel nous réserve, elle puisse dire qu'elle a passé un moment sans être heureuse. Mes enfans puiseront la vie dans le sein d'Anaïs, ils seront doux et beaux comme elle... Qu'ai-je fait, ô Dieu! pour mériter tant de bonheur!...

OURIKA, *à part.*

Et moi qu'ai-je fait pour être si malheureuse!

SCÈNE XIV.

CHARLES, OURIKA, ANAIS.

ANAÏS, *en entrant.*

Charles, je vous retrouve enfin.

CHARLES.

Venez, ma chère Anaïs.

OURIKA, *à part.*

Comme elle est blanche!

ANAÏS.

Charles m'a parlé si souvent de vous, Mademoiselle, qu'il m'a inspiré le plus vif désir d'obtenir votre amitié et de vous offrir la mienne.

Digitized by Google

OURIKA.

Comment n'aimerais-je pas celle qui est destinée à faire le bonheur de Charles?

CHARLES.

Je vous laisse ensemble; la société ne va pas tarder à se rendre au salon, je cours en faire les honneurs; vous pourrez causer toutes les deux... car, ce matin, à peine avez-vous eu le temps de vous voir, au milieu du cérémonial d'une entrevue.... Anaïs, vous allez la juger, et vous la quitterez sa meilleure amie.... (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

OURIKA, ANAIS.

OURIKA, *à part.*

Je n'ai pas eu à supporter de sa part ce coup-d'œil dédaigneux que je redoutais....

ANAÏS.

Ma chère Ourika.... C'est ainsi que Charles veut que je vous appelle, et mon cœur n'a pas de peine à lui obéir.

OURIKA.

Tant de bonté m'encourage....

ANAÏS.

Vous avez été élevée avec Charles; il ne vous a jamais quittée, je ne puis donc mieux m'adresser, je pense, pour bien connaître son caractère. Vous avez eu le temps de l'étudier.... Et si par hasard quelques petits défauts bien légers, bien excusables, pouvaient nuire à toutes les bonnes qualités qu'il possède, nous saurions nous entendre toutes les deux pour le corriger.

OURIKA.

Mademoiselle, je puis vous promettre que vous serez heureuse avec Charles.

ANAÏS.

J'étais bien sûre que vous ne diriez pas de mal de lui.

OURIKA.

Sa jeunesse ne doit pas vous effrayer. Sa raison a devancé son âge.

ANAÏS.

Je pourrais bien vous accuser d'un peu de prévention en sa faveur; mais j'ai trop de plaisir à vous croire. Et vous

Digitized by Google

pensez qu'en m'épousant, il ne se soumet pas seulement à des convenances de famille?

OURIKA.

Si vous l'aviez entendu tout à l'heure... comme moi, vous auriez acquis la preuve que jamais une autre que vous ne fit battre son cœur.

ANAÏS.

Et vous a-t-il conté tous nos projets, toutes nos espérances?

OURIKA.

Oui, mademoiselle. Ah! que l'avenir est beau pour vous!

ANAÏS.

Vous partagerez notre bonheur, ma chère Ourika; vous jouirez de notre félicité; le tableau d'un bon ménage a tant de charmes! car j'espère bien que Charles m'aimera toujours de même... ou si jamais il me faisait de la peine, c'est vous qui me consoleriez... si jamais il s'élevait le moindre nuage entre moi et mon mari, c'est vous, Ourika, qui ramèneriez la paix au milieu de nous.

OURIKA, *à part.*

Ah! que je souffre!

SCÈNE XVI.

OURIKA, LE COMMADEUR, ANAIS.

LE COMMANDEUR.

Mesdemoiselles, j'interromps à regret votre entretien; mais je suis envoyé par madame d'Ermilly, elle t'attend au jardin, ma nièce, et désire te parler.

OURIKA, *à part.*

Il vient à mon secours, je n'avais plus la force d'en entendre davantage.

ANAÏS.

Je me rends auprès de madame la Maréchale. Sans adieu, bonne Ourika... ah! mon oncle, que je vous sais gré de m'avoir fait rencontrer une pareille amie... adieu, nous reprendrons notre conversation, n'est-ce pas?

OURIKA.

Oui, mademoiselle. *(Anaïs sort).*

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

OURIKA, LE COMMANDEUR.

OURIKA, *fondant en larmes.*

Ah ! monsieur !

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! mon enfant, qu'as-tu donc ? comme te voilà abattue... ma nièce aurait-elle prononcé quelque mot offensant pour toi ?

OURIKA.

Je n'ai reçu d'elle que des marques de bienveillance et d'intérêt.

LE COMMANDEUR.

D'où vient donc que je te retrouve plus triste que ce matin ? aurais-tu quelque nouveau sujet d'affliction ?

OURIKA.

Ma position et ma couleur sont tout mon mal ; mieux que personne, vous le savez, M. le Commandeur... j'ai tout entendu.

LE COMMANDEUR.

Allons, mon enfant, il faut du courage, de la résignation. Avec l'esprit que tu as, tu dois finir par dissiper ta mélancolie.

OURIKA.

L'esprit, Monsieur, ne sert qu'à augmenter les maux véritables. Il les fait voir sous tant de formes diverses !

LE COMMANDEUR.

Mais lorsque les maux sont sans remède, doit-on refuser de s'y soumettre, et lutter ainsi contre la nécessité ?

OURIKA.

La nécessité est un mal de plus.

LE COMMANDEUR.

Vous conviendrez pourtant, Ourika, que la raison conseille alors de se résigner et de se distraire.

OURIKA.

Pour se distraire, il faut entrevoir ailleurs l'espérance.

LE COMMANDEUR.

Vous oubliez vos amis.

Digitized by Google

OURIKA.

Je n'ai point d'amis, Monsieur, j'ai des protecteurs, et c'est bien différent.

LE COMMANDEUR.

Ourika, tu te rends malheureuse, et bien inutilement.

OURIKA.

Tout est inutile dans ma vie, Monsieur, même ma douleur..

LE COMMANDEUR.

Comment peux-tu prononcer un mot aussi amer?.. Allons, mon enfant, ouvre-moi ton cœur, confie-moi ton secret.

OURIKA.

Je n'ai point de secret.... je suis malheureuse, voilà tout.

LE COMMANDEUR.

Est-ce que le mariage de Charles aurait augmenté ta tristesse ?

OURIKA, *avec trouble.*

Le mariage de Charles ?

LE COMMANDEUR.

Eh bien ?... tu ne me réponds pas.... quel trouble t'agite ?... serais-tu jalouse de son bonheur ?... Ourika, je ne puis le penser.

OURIKA, *avec âme.*

Moi, jalouse de son bonheur !.... le fils de ma bienfaitrice.... non, j'aurais honte de mon ingratitude.... Ourika est un enfant déshérité; mais l'innocence lui reste.... et l'envie n'approchera jamais de son cœur.... ô mon Dieu ! ils sont déjà bien heureux... eh! bien, donnez-leur encore toute la part d'Ourika.

LE COMMANDEUR, *avec force.*

Mon enfant, tu ne dois pas rester plus longtemps ici... je devine l'affreuse vérité.... c'est en vain que tu veux te la cacher à toi-même.... le trouble, l'agitation qui se sont emparés de toi, au seul mot de mariage.... infortunée ! c'est de l'amour que tu avais pour Charles !

OURIKA.

De l'amour ! moi, j'avais de l'amour pour Charles !.... qu'osez-vous me révéler ?... quelle affreuse lumière !.. ô ciel.... est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence ?... pourquoi donc ne pourrais-je aimer ainsi Charles, le compagnon de mon enfance, le protecteur de ma

Digitized by Google

jeunesse ?... et cependant je ne sais quelle voix crie au fond de mon âme, qu'on a raison, que je suis criminelle.... Grand Dieu ! je vais donc recevoir aussi le remords dans mon cœur... il faut qu'Ourika connaisse tous les genres d'amertume ; qu'elle épuise toutes les douleurs !... quoi ! mes larmes désormais seront coupables.... il me sera défendu de penser à lui ?... je n'oserai même plus souffrir !

LE COMMANDEUR.

Ourika, mon enfant, calme-toi, tu n'as pas tout perdu... il te reste un ami qui veut te consoler ; un père qui te tend les bras... Le premier, j'ai causé ton malheur ; je veux le réparer... Ourika, je t'emmène d'ici, je te reconduirai dans ta patrie.

OURIKA.

Oui, oui, emmenez-moi... je ne puis respirer plus longtemps le même air que Charles... je suis proscrite... abandonnée... emmenez-moi, de grâce emmenez-moi... sortons de cette maison.

LE COMMANDEUR.

Oui, je serai ton guide, ton seul appui... mais, je t'en conjure, sèche tes larmes... que tout le monde ignore...

OURIKA.

Vous avez raison, il ne faut pas les attrister.

LE COMMANDEUR.

Je vais donner des ordres pour notre départ, tiens-toi prête à partir ce soir avec moi.

SCÈNE XVIII.

OURIKA.

Partir... où aller ?... quand je retournerais dans ma patrie, là, encore, je serais isolée : qui m'entendrait ? qui pourrait me comprendre ?... non, je n'appartiens plus à personne, je suis étrangère à l'humanité toute entière.... qu'avais-je fait à ceux qui crurent me sauver en m'emmenant sur cette terre d'exil ? pourquoi ne me laissait-on pas suivre mon sort ?... Eh ! bien, je serais la négresse esclave de quelque riche colon, brûlée par le soleil, je cultiverais la terre d'un autre... mais j'aurais une humble cabane pour me retirer le soir ; j'aurais un compagnon de ma vie, et des enfans de ma couleur... qui

Digitized by Google

m'appelleraient ma mère !... ils reposeraient leur tête sur mon cœur, et s'endormiraient sur mes bras... mais, mourir sans avoir été aimée, sans avoir connu d'autres liens que ceux de la dépendance et de la pitié ! Grand Dieu ! pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika ?... personne n'avait besoin d'elle... pourquoi n'est-elle pas morte sur ce bâtiment d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère... un peu de sable d'Afrique eût recouvert son corps, et ce fardeau eût été bien léger !

(*Elle tombe accablée de douleur sur un fauteuil auprès du secrétaire ; après une longue pause, pendant laquelle on entend une musique religieuse*).

Charles, Anaïs, vous serez heureux ! O ma bienfaitrice, pardonnez-moi le premier chagrin que je vous aurai causé... Ourika n'importunera plus personne... (*Elle se place vivement devant le secrétaire*). Epargnons-leur jusques à la douleur d'une dernière séparation.

SCÈNE XIX.

OURIKA, ZAGO.

ZAGO, *accourant.*

Bonne Ourika, être y possible, maître à moi dire que toi retourner avec nous dans pays.

OURIKA, *au secrétaire.*

Dans mon pays... quitter la France... quitter Charles! Oui, Zago. (*Elle se lève.*)

ZAGO, *sautant.*

Oh! moi gagner grand plaisir, grande joie! toi faire tourner tête à tous pauvres nègres.

OURIKA, *lui remettant le papier plié.*

Tiens, Zago, tu remmettras ce papier à madame la Maréchale... n'y manque pas...

ZAGO.

Oui mais, tenez, elle justement venir par ici... avec toute la noce à monsieur Charles.

OURIKA, *à part.*

Fuyons... je n'aurais pas la force de les quitter.

ZAGO.

Où donc vous aller ?

Digitized by Google

OURIKA.

Je vais revenir.

ZAGO.

Vous revenir bien vîte, bien vîte!

OURIKA.

N'oublie pas de remettre ce papier. Je vais revenir, entends-tu... je vais revenir... Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX.

ZAGO.

Ah! moi voir ce que c'est. Ourika aller dire adieu à bosquets et pièce d'eau.

SCÈNE XXI et dernière.

LA MARÉCHALE, LE COMMANDEUR, CHARLES, ANAIS, ZAGO, Parens et amis de la Maréchale.

LA MARÉCHALE.

Mes enfans, vous voilà heureux. Je n'ai plus de vœux à former... mais où est donc Ourika; elle n'a pas paru à la cérémonie.

ZAGO.

Ourika être allée dans jardin faire ses adieux à beaux arbres de France.

LA MARÉCHALE et CHARLES.

Comment, ses adieux?

ZAGO.

Oui, elle retourner dans pays avec nous... maître et moi emmener elle.

LA MARÉCHALE.

Commandeur, serait-il vrai?

CHARLES.

Elle ne partira pas! non, je ne le souffrirai jamais... monsieur, vous n'aurez pas cette cruauté... Anaïs, ma mère, joignez vos prières au miennes.

LE COMMANDEUR.

Je voulais vous faire un mystère de ce départ, je prévoyois combien une telle séparation serait douloureuse; mais elle est indispensable.

Digitized by Google

TOUS.

Indispensable, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

J'ai deviné son fatal secret... l'infortunée l'ignorait elle-même... l'union de Charles lui a révélé l'état de son cœur.

LA MARÉCHALE.

Ah! malheureuse, qu'ai-je fait!

CHARLES, *désespéré.*

Je veux la voir, qu'on cherche Ourika.

ZAGO, *présentant la lettre.*

Attendez, attendez, Ourika avoir chargé moi de remettre papier à madame.

LA MARÉCHALE, *vivement.*

Une lettre, donne vîte.

ZAGO.

Et puis elle avoir dit que elle revenir bien vîte, bien vîte, et puis courir dans jardin..... du côté de pièce d'eau.

TOUS.

Ciel! (*On entend crier dans le jardin : au secours! au secours! la Maréchale qui a lu le papier, fait un mouvement de terreur, montre la lettre au Commandeur. A peine celui-ci y a-t-il jeté les yeux, que Charles le lui arrache. Consternation de tous les personnages. Des domestiques se jettent au-devant d'eux pour les empêcher d'entrer dans le jardin. On s'empresse autour de la Maréchale et de Charles qui tombent évanouis.*)

LE COMMANDEUR.

Pauvre Ourika! elle n'est plus!..... Viens, Zago, partons.

Le rideau tombe.

FIN.

Digitized by Google